



2024 dies academicus

DOSSIER DE PRESSE

Questionner, observer, comprendre DIES ACADEMICUS 2024

Samedi 2 novembre 2024
Université de Neuchâtel



Allocutions

M. Kilian Stoffel

Recteur de l'Université de Neuchâtel

Mme Inès Ben Salem

Etudiante, Master en sciences historiques

Mme Crystel Graf

Vice-présidente du Conseil d'État, Cheffe du Département de la formation, des finances et de la digitalisation (DFFD)

M. François Bourguignon

Professeur émérite Paris School of Economics (PSE), directeur PSE (2007-2013), économiste en chef et premier vice-président de la Banque mondiale (2003-2007)

Mme Elisabeth Pacherie

Discours de réponse au nom des récipiendaires

Laudatio des docteurs honoris causa

Mme Laure Guillou

Faculté des sciences

Mme Angelika Muller

Faculté de droit

Mme Sue Lloyd

Faculté des sciences économiques

Mme Elisabeth Pacherie

Faculté des lettres et sciences humaines

Présentation des musiciens

Caroline Alves





Salutations

Je vous souhaite un joyeux anniversaire ! Ah oui, il faut peut-être que je m'explique, on va dire qu'aujourd'hui vous avez deux ans. Deux magnifiques bougies brillent sur votre gâteau. C'est fascinant. Vous voulez toucher cette lumière qui tremble. Vous tendez le doigt.

Aïe !

Vous vous êtes brûlés. C'est la dernière fois que vous toucherez une flamme.

Alors là vous vous posez sûrement la question : qu'est-ce qu'il raconte, le recteur ? Et puis vous m'observez. Non, vous trouvez que ça va, j'ai l'air d'aller bien. Et puis vous comprenez. Ah oui, il vient de nous montrer comment, au début de notre vie, on fait des expériences qui améliorent notre connaissance du monde.

Parfois c'est douloureux comme lorsqu'on comprend que le feu, ça brûle.

Dans votre vie, vous faites sans arrêt des expériences. On dit d'ailleurs d'une personne qui a vécu des choses importantes qu'elle est une personne « d'expérience ». En fait, on pourrait presque se dire que la vie, c'est comme une approche scientifique tous les jours.

Questionner, observer, comprendre, c'est la base de tous les apprentissages. Et comme vous êtes dans une université, on va voir comment font les scientifiques pour produire de la connaissance. Ici, on ne brûle pas les doigts des gens, mais on essaie, le mieux possible et sans douleur, de pratiquer et de transmettre l'approche scientifique.

Mais avant d'arriver à l'Université, il y a deux étapes que je veux mentionner : d'abord l'école obligatoire, et ensuite le choix de la formation postobligatoire.

Allocution de

Kilian Stoffel
Recteur

à l'occasion du

DIES ACADEMICUS

Samedi 2 novembre 2024

Neuchâtel

L'école, c'est le passage vers l'observation du réel et vers la vie en société. Le monde d'avant l'école, c'est celui du rêve enfantin et des contes de fées. A l'école, vous laissez de côté les histoires que vos parents vous racontent, et vous vous tournez vers l'histoire qu'on vous enseigne. L'histoire mais aussi toutes les autres disciplines : la lecture, le calcul, les sciences, le dessin, le sport ou la musique.

L'école, c'est bien plus qu'un lieu d'acquisition des connaissances par périodes de 45 minutes. C'est aussi l'apprentissage de la socialisation. Vous réalisez qu'il n'y a pas que les parents et les frères et sœurs qui font une société humaine. Vous rencontrez des gens d'autres familles, toutes différentes. Vous apprenez les règles pour vivre avec ces gens, et pour trouver votre chemin dans toute la complexité des relations sociales.

C'est à l'école qu'on apprend à questionner, à observer et à comprendre de manière structurée. Enseigner quelque chose, c'est faire comprendre à quelqu'un le processus scientifique pour lui montrer comment on arrive à la connaissance, depuis l'école enfantine jusqu'aux écoles doctorales.

Mais avant d'arriver aux écoles doctorales, je passe par ma deuxième étape. Vous entrez dans l'adolescence. Vous étiez chenille, l'adolescence est une chrysalide. Vous avez acquis des compétences. Vous êtes devenus assez autonomes pour aller plus loin par vous-mêmes. C'est l'heure des grandes remises en question : sur vous-même en particulier, mais aussi sur vos rapports avec les autres et votre rôle dans la société. Au terme de cette introspection, comme le papillon, vous allez devenir adulte et trouver votre chemin.

L'adolescence, c'est le moment du choix de votre formation. Si vous prenez la voie qui vous mènera plus tard dans une université, c'est que vous avez choisi l'approche scientifique. C'est un choix parmi d'autres. On a la chance d'avoir un système de formation qui offre des chemins adaptés pour tout le monde, avec plein de possibilités de passerelles.

Par exemple, j'ai commencé comme enseignant à l'école primaire puis j'ai fait un doctorat en informatique. Je peux facilement vous expliquer comment un ordinateur peut battre un champion du jeu de go. Je n'ai même pas besoin d'avoir joué une seule fois à ce jeu.

Je peux aussi programmer un calcul des forces qui s'exercent sur le toit d'une maison recouverte par un mètre de neige. Mais un charpentier sera bien meilleur que moi pour juger des effets concrets de la science dans son travail quotidien. Il saura comment construire le toit pour qu'il résiste sous un mètre de neige. La science donne les règles qui font qu'un toit va tenir en place, l'artisanat utilise ces règles pour construire le toit, selon les règles de l'art comme on dit.

Demandez-moi de construire le toit de votre maison, mais alors je vous conseille de dormir avec un casque. Demandez à un charpentier, vous dormirez plus tranquille. C'est un conseil de scientifique !

Après ce petit détour architectural, je passe à la troisième étape du cursus d'apprentissage. Vous entrez à l'Université. Vous savez déjà beaucoup de choses, vous savez faire des calculs compliqués, résoudre des équations de plus en plus difficiles. Et puis un jour, vous comprenez ce qu'est une démonstration.

C'est ce qui m'est arrivé dans mes études, c'est ce qui arrive quand on est à l'Université : apprendre à définir des questions, à mieux observer les choses, pour finalement mieux comprendre.

Pour faire une démonstration, vous posez une hypothèse de travail, vous partez de faits qui sont connus, vous suivez une séquence logique d'étapes successives, et vous parvenez à une conclusion qui permet de démontrer votre hypothèse du début. Et si vous n'y arrivez pas, soit votre hypothèse était fautive et il faut la revoir, soit votre cheminement était mal fichu et il faut recommencer.

C'est ce qu'on a trouvé de mieux pour produire des connaissances durables. On a voulu, en tant qu'Université, mettre la démarche scientifique au cœur de cette cérémonie du Dies academicus.

Alors bien sûr, vous pouvez décider de ne pas vous référer à la science. Vous pouvez nier les lois de Newton, sauter depuis le toit de votre maison, et imaginer que ça va bien se passer. Mais dans ce cas-là, je vous conseille vraiment d'interroger la science avant de faire le grand saut.

Et attention, quand je dis que la science est la meilleure approche, vous allez m'objecter qu'elle n'a pas réponse à tout. Il y a des phénomènes inexplicables, par exemple des gens qui guérissent d'une maladie qu'on croyait incurable. C'est vrai, mais même dans ces cas-là, je vous conseille d'essayer la démarche scientifique. En termes de probabilité, c'est ce qui va marcher le mieux et le plus souvent.

Un autre point important quand on parle de l'approche scientifique, c'est que ça ne concerne pas que les sciences naturelles et les activités de laboratoire. Fermez les yeux et pensez à une image qui représente la science. Ou tapez « image de scientifique » dans un moteur de recherche. Vous aurez une personne en blouse blanche, qui regarde dans un microscope ou qui tient une pipette dans la main.

Pourtant questionner, observer et comprendre, c'est ce que font les scientifiques de nos quatre facultés. Pas besoin de blouse blanche. On peut se poser plein de bonnes questions, on peut étudier des tas de choses sur un tableau noir, sur un terrain d'observation partout dans le monde, et aussi dans des livres, des arrêts du Tribunal fédéral, des manuscrits, ou sur ChatGPT.

Pour illustrer cette diversité, voici quelques exemples :

- En économie, enquêter sur la consommation d'énergie des ménages pour développer des scénarios de transition énergétique qui offrent les meilleures garanties de succès.



- En sciences sociales, explorer comment l'accueil de personnes réfugiées par des ménages privés peut être intégré, avec son potentiel et ses limites, dans le cadre de la politique migratoire d'un pays.
- En biologie, comprendre la complexité des forêts tropicales pour augmenter le succès des campagnes de restauration de la biodiversité.
- En droit pénal, montrer les limites de la poursuite contre la criminalité liée à la pollution des eaux.
- En histoire, visualiser comment les frontières entre les Etats ont évolué au Moyen-Orient entre les deux guerres mondiales, et contribuer à la compréhension des cicatrices de cette région aujourd'hui.
- En mathématiques, creuser les questions qui se posent au sujet de la théorie ergodique des processus de Markov déterministes par morceaux, sous l'angle des mesures invariantes et de la persistance stochastique (Oui je sais, en mathématiques, c'est toujours un peu plus difficile de comprendre du premier coup sur quoi les scientifiques travaillent).

Dans la demi-douzaine de projets que je viens de mentionner, et qui viennent de se terminer ou qui sont en cours, certains ont coûté quelques milliers de francs pour financer une publication ou un colloque scientifique. Pour d'autres, on parle en centaines de milliers de francs, voire en millions.

Et là je vais tout de suite tuer dans l'œuf une idée préconçue et pas scientifique du tout : quand une professeure ou un professeur obtient un million pour financer une recherche, cela représente un surcroît de travail, et pas un surcroît de salaire. Ce sont des moyens pour engager une équipe qu'il faudra encadrer pendant trois ou quatre ans afin d'arriver à des résultats : on crée ainsi des postes de travail, essentiellement dans la relève académique. Et on le fait parce qu'on veut faire progresser la connaissance.

Puisque j'évoque la relève, cela m'amène à la dernière étape de mon histoire de l'apprentissage de la démarche scientifique. Vous vous souvenez : on en était resté à l'entrée à l'Université. Les années passent et une fois votre master en poche, vous décidez de continuer à faire de la recherche. Vous faites un doctorat.

Et un jour, un nouveau mot magique s'imprime dans votre esprit : la méthodologie. Quand on fait de la recherche, il faut suivre un protocole. Si vous êtes convaincu de quelque chose, cela ne suffit pas. Multiplier les exemples, cela ne suffit pas. Et il y a des pièges, par exemple des biais cognitifs.

Vous en connaissez sûrement quelques-uns :

- Le biais de confirmation, qui fait que si on arrive au résultat qu'on attendait, on aura moins tendance à remettre en question le processus qui nous a amené à ce résultat.



- Le biais d'ancrage, qui fait que la première impression de quelque chose nous influencera, même si cette impression n'a rien à voir avec les observations que nous ferons.
- Mais il y a aussi des biais moins connus, par exemple l'effet Dunning-Kruger. Ce nom ne vous dit rien, mais si je vous explique de quoi il s'agit, vous allez dire : « ah oui, je connais ça ». L'effet Dunning-Kruger, c'est la tendance des gens les moins compétents dans un domaine à surestimer leurs capacités, et celle des plus compétents à se sous-estimer.

Je pourrais empiler les exemples, mais vous allez penser que je me surestime et que j'ai été frappé par le dernier biais que je viens de mentionner. Et surtout, je ferais mieux de m'arrêter parce que, comme je viens de le dire avant de vous donner cette liste, exprimer les choses scientifiquement, ce n'est pas ajouter des exemples aux exemples, c'est parler le langage de la rigueur.

Cette rigueur scientifique est un acquis utile dans n'importe quelle circonstance : dans une carrière académique, dans un centre de recherche non-universitaire public ou privé, et aussi sur le marché du travail hors du paysage des hautes écoles.

Alors pourquoi devenir chercheuse ou chercheur ? Pourquoi suer sur un doctorat pendant 4 ou 5 ans ? Pourquoi déposer des demandes de financement de projets de recherche qui vous donneront encore plus de travail ? Dans une toute récente enquête de l'Office fédéral de la statistique, les personnes fraîchement titulaires d'un doctorat de l'Université de Neuchâtel nous donnent quelques réponses : il y a notamment le souhait d'avoir un bon revenu ou un débouché professionnel prestigieux, mais la réponse qui obtient le plus de suffrages est : « L'envie de réaliser un travail scientifique. »

Pourquoi faites-vous un doctorat ? parce que vous en avez envie, parce que c'est la démarche scientifique qui est passionnante. Cette passion est le carburant de l'Université. La méthodologie en est le moteur. C'est elle qui vous permet de parvenir à des résultats qui doivent pouvoir être répliqués.

Et vous ne faites pas ce voyage en solitaire. Le travail académique est très individuel et collectif à la fois : la publication d'un article s'appuie sur les connaissances que d'autres ont publiées avant vous, sur des échanges avec des collègues ou vos étudiantes et vos étudiants, sur des collaborations avec des pairs.

Et puis il y a la volonté de répondre à une question, de trouver une nouvelle voie, de contribuer à la résolution de problèmes sociaux réels, pertinents et complexes, qui mettent en jeu nos choix en tant que collectivité. Ou simplement faire progresser les connaissances fondamentales. Trouver un résultat qui peut-être, un jour, aura une application à laquelle personne n'aurait pensé avant.

Les obstacles sont nombreux. Il faut savoir se libérer des carcans, il faut savoir penser contre soi-même, contre ses idées préconçues. C'est plus facile à dire qu'à faire. Mais personne n'a dit que c'était facile de rester scientifique et de garder la tête froide. La tentation est réelle d'adopter des explications toutes faites sans les passer par le filtre scientifique.

Garder une posture scientifique malgré ses propres biais, ce n'est déjà pas facile. Mais il y a aussi des forces contraires qui considèrent que toutes les opinions se valent, ou que les théories ne sont acceptables que si elles ne dérangent pas. Des gens qui n'apprécient la science que si elle ne bouscule pas leurs croyances, et qui ont des relais puissants.

Et puis il y a aussi la confusion qui est faite entre comprendre et justifier. Les scientifiques font avancer la compréhension de certains phénomènes qui nous dépassent. La personne qui apporte le message de la connaissance peut vite être accusée d'être la personne qui justifie des idéologies ou des actes.

Par exemple, dire que la biodiversité est en recul, ce n'est pas faire de la politique, c'est parler le langage de la science. Faire l'histoire des pays en guerre pour comprendre l'effet du passé sur les comportements d'aujourd'hui, ce n'est pas justifier des actes terroristes ou des crimes de guerre, c'est parler le langage de la science. C'est important, parce que si on veut travailler en faveur de la biodiversité ou de la paix, il faut comprendre les mécanismes qui font que les choses tournent mal, afin d'apporter une contribution aux solutions pour que les choses tournent bien.

Ce que j'ai voulu dire aujourd'hui, c'est que ce qui unit la communauté des scientifiques dans toute leur diversité c'est leur passion pour la recherche de rigueur et d'honnêteté intellectuelle. En plus, ce qu'il y a de magnifique dans un pays comme le nôtre, c'est que l'approche scientifique est mise au service de l'intérêt général, pas de l'intérêt particulier. Les choix individuels des chercheuses et des chercheurs se basent sur des préférences personnelles, dans le respect de leur liberté, mais ils s'inscrivent aussi dans une démarche collective.

Alors à l'heure de conclure, n'allons pas exagérer en vivant toute notre vie comme une expérience scientifique. Laissons parler nos émotions, réjouissons-nous quand les choses se passent bien, pleurons quand nous sommes tristes. Cueillons chaque jour qui se présente à nous.

Mais n'oubliez pas la petite musique de ce Dies academicus: face aux questions essentielles, l'approche scientifique ne va jamais vous décevoir, elle est la meilleure des solutions quand vous vous questionnez, quand vous observez ce qui se passe autour de vous, et quand vous voulez comprendre.





La démarche scientifique est ce qui différencie l'opinion du fait. A une époque où, « l'opinion se substituerait au fait », selon la description faite sur le site du Dies academicus. Je crois qu'en vérité la frontière entre les deux concepts est floue à toutes les époques, à commencer par celle qui a vu naître ce que nous appelons aujourd'hui « démarche scientifique ».

Nos chères sources et notes de bas de page, dont nos professeur-e-s nous ont répété qu'elles distinguaient le travail scientifique de la discussion de comptoir, sont pratiquées à différentes époques avec plus ou moins de rigueur. J'invoque ici l'exemple paradigmatique de Freud, dont les écrits sont encore aujourd'hui la base d'une théorie scientifique, alors qu'il utilise comme source, principalement, sa propre imagination.

Mais je ne veux pas accabler ici sans raison les fondements de la psychiatrie, car Freud n'est qu'un produit de son époque, durant laquelle la barrière entre opinion et fait était sans doute plus marquée par la position sociale de l'émetteur que par son travail critique des sources.

Il faut donc se rappeler humblement les contextes historiques de création de nos disciplines et de leurs méthodes ; il est utile de remettre en cause leurs fondements, qui sont souvent empreints d'un universalisme bien restrictif et prétentieux, avant de déplorer l'époque actuelle, qui a le mérite de vouloir rebattre les cartes.

Si je suis devant vous aujourd'hui, c'est car j'ai été désignée en raison de mon engagement, alors parlons-en !

Mon engagement n'a pas été un choix. Si je dis que ce n'est pas un choix, ne vous inquiétez pas je ne vais pas ici parler de devoir. Mais simplement de subsistance, d'habitude.

Mon parcours à l'université en est un parmi d'autres, de celles et ceux qui ont dû assumer, financièrement, le choix de faire des études supérieures. C'est le parcours de ces personnes qui, faute d'insouciance, font souvent preuve d'engagement.

Allocution de

Inès Ben Salem
Etudiante

à l'occasion du

DIES ACADEMICUS

Samedi 2 novembre 2024

Neuchâtel

Je suis arrivée dans une association universitaire, l'AED, ce qui veut dire « Actions Etudiantes Durables », certainement d'abord à cause de la peur panique héritée maternellement du gaspillage alimentaire – oups revoilà Freud.

Mais mon engagement vient aussi du besoin de soulager par l'action, directe, la dissonance cognitive provoquée par un fort sentiment d'injustice. Une société injuste certes, mais dont les inégalités tendent à vous sauter aux yeux lorsque vous franchissez les portes d'une université.

Un jour, lors d'un séminaire d'histoire médiévale sur la famille, cette réalité m'a frappée, car les étudiantes et les étudiants qui avaient travaillé sur l'héraldique, la généalogie et l'onomastique faisaient toutes part de ce qu'ils avaient découvert sur leurs propres familles. Apparemment toutes les familles des personnes qui m'entouraient possédaient naturellement des blasons et étaient inscrites sur des registres ancestraux. Mais où sont donc passé-e-s celles et ceux dont les familles ne sont inscrites nulle part, sans numéro, sans blason, sans mémoire ?

Heureusement, en lien avec mon domaine qui est l'archéologie, j'avais choisi la mort comme thématique de travail. La mort a ceci de particulier que c'est un phénomène commun à tout le monde, et dont j'ai aussi des exemples dans ma famille.

Certes nous sommes, selon les statistiques, minoritaires, celles et ceux dont les parents ne sont pas passés par l'alma mater. Mais nous ne sommes pas pour autant invisibles ou silencieux, contrairement à ce qu'auraient aimé les élu-e-s qui ont souhaité augmenter nos frais d'écologie de 60% au printemps 2023.

Les mêmes qui, sincèrement étonnés de nous voir mobilisés, disaient des choses comme : "C'est chouette d'avoir un job étudiant, ça permet de s'insérer !"

Tout inséré-e-s que nous sommes à travailler le soir, le week-end, à rater les cours pour gagner de quoi pouvoir continuer à étudier, à jongler entre plusieurs employeurs.

"Mais il y a des aides !", nous dit-on. Oui c'est sûr, alors nous voilà à faire des dossiers fleuves remplis de formulaires kafkaïens, pour raconter encore une fois, sur le ton de la misère, la même histoire. La constante humiliation de devoir mettre en avant ses difficultés, pour un résultat incertain, souvent insuffisant, car qui mérite vraiment d'être aidé ?

Si, comme vous le voyez, les études sont parfois un combat, il faut reconnaître qu'elles ont été pour moi aussi une source de joie.

La joie de la découverte, la joie dans la recherche. Le bonheur de rencontrer les humains du passé, de partager leurs doutes, de s'émouvoir de leurs espoirs, de s'inspirer de leurs luttes.



Il y aussi la joie de la camaraderie, de trouver celles et ceux qui partagent nos intérêts secrets ou nos rêves de révolte. Le soulagement de trouver ses pair-e-s et de s'efforcer d'agir ensemble pour ce qui nous semble juste, comme ce fut le cas lors de notre occupation pacifique des locaux universitaires, au semestre de printemps de cette année, en solidarité avec le peuple palestinien.

Enfin, mes derniers mots seront pour mes professeur-e-s, celles et ceux qui m'ont toujours soutenue, qui m'ont porté dans ma curiosité et dans mon parcours jusque sur cette scène. Ils et elles détiennent la clé d'une des seules relations d'autorité qui se subvertit par sa nature même.

Car, comme le dit l'adage, arrive le jour où iels, ayant transmis tout leur savoir, se retrouvent face à leur égal-e.





Salutations

Le Dies est un moment fort et emblématique pour notre université. Une tradition rigoureusement ancrée qui offre à l'institution une tribune précieuse, une occasion de mettre en avant son identité et ses valeurs. Et il est l'occasion de célébrer des personnalités par la remise de doctorats honoris causa.

Mais cette année, le Dies prend une dimension particulière car il est le dernier de notre recteur.

Et même si son mandat n'est pas encore terminé, qu'il y a encore du travail pour les mois qui restent, je ne saurais faire ce discours sans profiter de cette assemblée pour honorer cette personnalité.

Monsieur le recteur, vous avez marqué le Dies de vos discours à travers les années :

- Vous nous avez fait faire un saut de 2000 ans dans l'avenir pour nous présenter l'année 2017 sous l'œil d'un archéologue en l'an 4017.
- Vous nous avez présenté Alice, qui est née en 2018 pour nous décrire son parcours et son avenir.
- Vous nous avez raconté vos rêves en 2021.
- Vous nous avez conté l'histoire d'un vieux stylo de l'Université ramassé en vous baladant sur l'avenue en 2022.
- Vous avez décortiqué le formulaire de demande pour figurer au patrimoine cantonal en 2023.
- Et aujourd'hui, vous nous avez souhaité joyeux anniversaire.

Et au-delà de ces discours, c'est l'ensemble de votre engagement qui a marqué l'Université.

Votre mandat a été bien plus qu'une simple direction administrative. Et le thème du jour n'est assurément pas un hasard : *questionner, observer, comprendre*. En effet, durant ces neuf années, vous avez incarné cette démarche.

Sous votre impulsion, l'Université a franchi des étapes essentielles dans son développement et sa modernisation, tout en restant fidèle aux valeurs fondamentales qui ont toujours été les siennes.

Allocution de

Crystel Graf
Vice-présidente
du Conseil d'État
Cheffe
du Département
de la formation,
des finances
et de la digitalisation

à l'occasion du

DIES ACADEMICUS

Samedi 2 novembre 2024

Neuchâtel

Vous avez su guider l'Université de Neuchâtel avec une vision claire, portée par un engagement sans faille pour l'excellence académique, l'inclusivité et la diversité.

Dès votre entrée en fonction, vous avez fait face à une accumulation de situations extraordinaires, des défis inédits, que vous avez relevés avec un sens aigu de l'écoute et du respect des institutions.

Sous votre conduite, Monsieur le recteur, l'Université a élaboré deux plans d'intentions, négocié deux mandats d'objectifs, assaini sa situation financière en matière de prévoyance.

Vous avez également mené des réformes internes, toujours avec une rigueur admirable et un souci constant de simplification. Vous avez notamment guidé la réorganisation des services administratifs, passant d'une vingtaine de structures à seulement huit, optimisant ainsi le fonctionnement au profit des missions académiques.

Vous avez également traversé avec succès les crises qui se sont succédé ; en 2018, lorsque l'Université a servi de variable budgétaire au parlement cantonal ou en 2022 lorsqu'elle a fait face à une attaque informatique d'envergure.

Et les années Covid bien sûr : l'Université, sous l'impulsion du rectorat, a traversé cette période de manière vraiment exemplaire – en trouvant des réponses créatives, pragmatiques et efficaces pour garantir la continuité des activités académiques. Elle a donné ainsi la preuve que l'autonomie qui est la sienne peut être pertinente – ainsi que vous le souligniez, « *Pour y arriver, elle a pu bénéficier du régime libéral qui règle ses relations avec ses autorités de tutelle : dialogue – confiance – autonomie – responsabilité.* » (Dies 2021)

Et au-delà des crises, plus réjouissant enfin, et peut-être surtout ! l'Université a obtenu en 2021, une accréditation institutionnelle sans conditions, pour sept ans, au terme d'un exercice lors duquel, disons-le franchement, les exigences très formelles en matière de contrôle ont flirté avec les limites du raisonnable... Il faut espérer, sans oser y croire, qu'il n'en ira pas de même la prochaine fois, car je partage, Monsieur le recteur, entièrement vos propos lors du Dies 2017 :

« Il existe (...) le risque que notre société du principe de précaution, ce qui est une attitude raisonnable au premier abord, glisse vers une société de l'immobilisme, ce qui est une attitude mortifère. »

Mais qu'est-ce qui vous a animé durant ces années ? Quel a été votre moteur ?

Et bien, on peut le dire, il ne devait pas être financier... Si cela avait été le cas, vous auriez suivi une trajectoire bien différente après votre diplôme en informatique à Fribourg en 1990 et votre doctorat à Munich en 1994, vous ne seriez pas devenu professeur à l'Université de Neuchâtel en 1997 et vous seriez resté aux États-Unis, où vous avez travaillé entre 1995 et 1997, en « *post-doc* » puis comme chercheur dans les prestigieuses universités du Maryland et à la Johns Hopkins Hospital and University.

Ce moteur n'est pas non plus un attachement à la région de votre enfance puisque vous êtes né et avez grandi en Haut-Valais, où vous aviez manifestement envisagé un temps mener une carrière d'enseignant, si j'en crois le diplôme de l'École normale de Sion que vous avez obtenu en 1984.

Votre engagement n'a pas non plus été la visée d'ascension personnelle ni les jeux de pouvoir. Car il y a chez vous, Monsieur le recteur, quelque chose de rare : une réelle humilité, une modestie hors du commun, qui se met au service des autres – vous vous voyez comme le recteur, c'est vous qui l'avez dit, d' « *une Université dont vous êtes fier d'être un parmi 5000 membres.* » (Dies 2021).



Ainsi, je crois pouvoir dire que votre ambition, votre moteur, a toujours été d'assurer sur la durée la viabilité de l'institution qui vous a été confiée, en anticipant les défis futurs plutôt qu'en les laissant à ceux qui vous succéderont. Vous avez fait très exactement ce que vous promettiez lorsque vous avez fait acte de candidature, vous écriviez alors :

« Je m'engagerais d'emblée sur la durée, c'est-à-dire en inscrivant mon action sur deux mandats. Cette perspective de long terme me semble indispensable pour réaliser des réformes en profondeur et assurer la stabilité de l'institution. »

Ce que vous confirmiez en 2016, lors de votre premier Dies comme recteur :

« (...) à l'Université de Neuchâtel, nous avons la passion de nous frotter à la réalité des choses, de l'analyser, de la comprendre, et de proposer des solutions pour la transformer dans le sens du meilleur. »

Le thème du jour incarne cette vision. Les principes – questionner, observer et comprendre – nous rappellent que l'université est avant tout un lieu de réflexion et d'action, une institution qui nourrit non seulement l'esprit, mais aussi l'âme de ceux qui y évoluent.

Il rappelle que l'enseignement ne se limite pas aux connaissances, mais doit avant tout éveiller un esprit d'analyse et de curiosité sans préjugés, développer une pensée ouverte, libre de toute simplification excessive.

Vous le mentionniez ainsi lors du Dies 2017 :

« ...il faut se méfier de la pensée prêt-à-porter en 140 signes et des affirmations sur le mode « yaka » : Y a qu'à former nos jeunes dans des métiers utiles à l'économie... Y a qu'à instaurer un numerus clausus dans les disciplines suspectes de n'apporter que des savoirs inutiles... Y a qu'à enseigner le code à l'école... ».

Après les années Covid, qui ont vu fleurir des complotismes plus contagieux que le virus lui-même, à l'heure où la société se polarise, où l'information se résume en slogan réducteur que l'on swipe, que les commentaires à l'emporte-pièce fleurissent, il est bon, il est nécessaire de revenir aux « fondamentaux ».... *Questionner-observer-comprendre.*

C'est dire la valeur de la réflexion, de la nuance, contre les solutions toutes faites, carrées et réductrices, de penser sans préjugés, l'esprit *réellement* grand ouvert.

Monsieur le recteur, cher Kilian,

Vous avez su incarner ces valeurs avec constance. Et en quittant vos fonctions, vous laisserez derrière vous une institution plus forte, plus ouverte et plus connectée, prête à relever les défis futurs avec détermination et à porter ces valeurs encore plus loin encore.

Vos années de rectorat resteront dans la mémoire collective de cette institution, tout comme votre profonde humanité et votre esprit de service. Vous avez conduit l'UniNE avec humilité et fermeté, vous lui avez permis de ressortir indemne d'une accumulation de tempêtes et de défis uniques dans notre histoire récente.

Au nom du Conseil d'État, je vous remercie très sincèrement pour l'engagement qui aura été le vôtre durant 9 années.

Et avant de poursuivre et de conclure, je crois que l'on peut applaudir chaleureusement encore une fois le recteur.

Vous laisserez également à votre successeur-e une institution doté d'un nouvel outil, quelque chose de beaucoup plus terre-à-terre, un bâtiment.

Un projet pour lequel vous vous être beaucoup investi, dont nous parlons depuis bientôt 10 ans, et que j'ai déjà évoqué plusieurs fois devant vous : UNIVERS - le nouveau bâtiment que le Canton va construire pour l'Université.

Les architectes nous promettent que tout sera terminé pour la rentrée académique 2029.

Le Grand Conseil devrait être nanti de la demande de crédit au premier trimestre 2025 – le rapport est à bout touchant...

Vous devriez donc pouvoir, Monsieur le recteur, encore avant la fin de votre mandat, assister au vote, positif on l'espère, du Grand Conseil.

Restera sa réalisation et assurément de nouveaux défis, mais ça c'est une autre histoire que vous laisserez sur de bons rails à votre successeur-e...

Mesdames, Messieurs,

D'ici là, faites vivre ces principes autour de vous : questionnez avec discernement, observez attentivement, et cherchez à comprendre pleinement, libre de toute simplification hâtive.

Je vous souhaite plein succès pour cette journée et vous remercie de votre attention.



Salutations

C'est un grand honneur que d'avoir été invité à donner cette conférence à l'occasion du Dies Academicus de l'Université de Neuchâtel et j'en remercie les organisatrices et organisateurs. Je dois cependant dire que le sujet retenu pour cette journée, "Questionner, observer et comprendre", me faisait un peu peur. Parce qu'il me faisait apparemment sortir de ma routine intellectuelle, mais aussi parce qu'il me rappelait un professeur de philosophie en terminale adepte des devoirs sur table surprise, dont l'intitulé consistait toujours en deux ou trois verbes qu'il écrivait au tableau et complétait inmanquablement par un "vous avez deux heures"! Je reconnais avoir eu un peu plus de temps et j'espère être plus performant qu'à l'époque.

Allocution de

**François
Bourguignon**
Professeur émérite
Paris School
of Economics (PSE),
directeur PSE (2007-
2013), économiste
en chef et premier
vice-président
de la Banque mondiale
(2003-2007).

à l'occasion du

DIES ACADEMICUS

Samedi 2 novembre 2024

Les trois verbes proposés résument la démarche scientifique, un thème tellement vaste que je me suis longuement interrogé sur la façon de l'aborder. J'aurais pu par exemple souligner d'abord le rôle essentiel de la recherche et des découvertes scientifiques dans l'évolution de nos sociétés et de l'humanité, puis dérouler toute une série d'exemples, de la pénicilline à la structure de l'ADN en passant par la radioactivité, la physique quantique pour finir sur les réseaux de neurones et, bien sûr, l'IA. Trop bateau! Plus spécifique, j'aurais pu me concentrer sur l'expérience de la recherche à l'Université de Neuchâtel, rappeler des figures majeures qui y ont enseigné comme Jean Piaget, Emile Argand ou Pierre Bovet, mentionner le flux de 40 projets des chercheurs de l'UNINE accrédités chaque année par le Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique, en soulignant que les sciences sociales y sont dominantes – après les humanités. Mais je me trouvais là très loin de mon avantage comparatif.

J'avais pensé aussi me réfugier derrière la vie de quelques grands savants et tenter d'en tirer quelques enseignements sur la façon dont les Newton, Curie, Einstein, Keynes et d'autres ont répondu eux-mêmes à l'injonction "questionner, observer, comprendre". Intéressant mais coûteux.

Finalement, j'ai décidé de parler de ... moi-même. Non pas de ma carrière ou de mes contributions en tant que telles, je n'aurais

pas cette impudence, mais de ce que la recherche en économie a d'éminemment spécifique et diffère en cela de la recherche scientifique proprement dite. Pour cela, j'ai choisi un domaine qui m'a passionné depuis que j'ai goûté à la recherche économique, et qui se trouve avoir été distingué à deux reprises ces dernières années par le comité Nobel. Il s'agit de l'économie du développement et des prix attribués respectivement à Abhijit Banerjee et Esther Duflo en 2019 et à Daron Acemoglu, Simon Johnson et James Robinson il y a deux semaines. Il apparaît en effet que leurs approches respectives du développement et de la pauvreté dans le monde sont fondamentalement différentes, presque antinomiques, et mettent ainsi en lumière les défis que pose la recherche en économie. C'est donc à la lumière de l'œuvre de ces collègues – et amis pour la plupart d'entre eux – que je vous propose de partager la façon d'envisager le "questionner, observer, comprendre" en économie.

En route, donc !

Le questionnement d'abord. Il est simple : comment promouvoir le développement, c'est-à-dire éradiquer la pauvreté dans des pays où elle concerne une part importante, entre 30 et 50%, de la population ? Autre façon de poser la question ; pour quelles raisons certains pays particulièrement pauvres au sortir de la Seconde Guerre mondiale sont parvenus à un niveau de prospérité tel que la pauvreté y a pratiquement disparu – Corée du Sud, Singapour, Taiwan, mais aussi Indonésie, Maurice ou Botswana - tandis que d'autres n'ont réalisé que de maigres progrès ? Question subsidiaire : ne suffit-il pas aux pays pauvres de suivre la même trajectoire et donc les mêmes politiques que les pays aujourd'hui développés, ou ceux que l'on appelle "émergents" ?

Telle était l'une des interrogations majeures des économistes dans les années 1960 au lendemain de la décolonisation, notamment les pères de l'économie du développement – Arthus Lewis, Gunnar Myrdal, Amartya Sen pour citer ceux qui ont obtenu le prix Nobel. 60 ans plus tard, l'Asie a décollé mais le pourcentage de pauvres est à peine moins élevé en Afrique subsaharienne qu'à l'époque, notamment tandis que sa population est passée de 200 millions à plus d'un milliard et continue de croître.

Autant le dire tout de suite, cette question n'a pas été élucidée, tout au moins pas complètement, et vous n'en serez pas surpris. Sinon, la pauvreté dans le monde serait bien plus faible. Mais ce qui nous intéresse ici sont les stratégies de recherche de la recette universelle qu'ont poursuivi les économistes et les raisons pour lesquelles les solutions obtenues sont essentiellement partielles. Dans ce processus de recherche qui a pris son essor surtout dans les années 1990, on peut distinguer trois étapes ou trois approches bien distinctes.

"A la poursuite de la croissance" pourrait être le titre de la première. Nous avons une idée de la nature des mécanismes qui affectent la croissance économique d'un pays et donc la réduction de la pauvreté ainsi que des politiques et autres caractéristiques intrinsèques susceptibles de les influencer. A l'évidence, la croissance peut ainsi dépendre de la croissance démographique, de la structure par âge de la population, de sa qualification ou niveau éducatif, du secteur financier capable ou non d'acheminer des fonds vers les firmes ou secteurs les plus rentables, de la présence de ressources

naturelles, de la politique commerciale, de la politique monétaire, de la fiscalité, mais aussi de la gouvernance d'un pays. Les observations disponibles quant à cette relation a priori complexe sont essentiellement les expériences des pays en développement au cours de périodes déterminées – les années 1980, 1990, etc... Ensemble, on peut considérer qu'elles constituent un échantillon de tirages dans la loi statistique qui relie la croissance à tous ces déterminants potentiels. Des techniques statistiques élémentaires peuvent alors être mobilisées pour déterminer la combinaison de ces déterminants qui "explique" au mieux, c'est-à-dire la plus corrélée, avec la croissance. Il suffirait alors de faire connaître cette combinaison aux décideurs d'un pays pour qu'ils essaient de s'en approcher au plus près.

J'appelle cet épisode de la recherche sur le développement "à la poursuite de la croissance" parce que pendant une dizaine d'années un très grand nombre de chercheurs se sont lancés dans cette direction. Les résultats en ont été mitigés dans la mesure où certaines relations ont été établies ou confirmées mais de façon souvent imprécise en s'appliquant bien à certains pays mais mal ou pas du tout à d'autres. L'effort collectif a ainsi permis d'accumuler un stock de connaissances partielles, mais certainement pas d'établir une combinaison des déterminants de la croissance pouvant l'expliquer, et donc la prédire, l'expliquant de façon raisonnablement générale. Certains y ont vu un échec.

Un tel jugement, ou alors les espérances qu'il trahissait, était naïf. Etant donné le grand nombre de déterminants à analyser et le nombre, plus grand encore, de leurs combinaisons, il eût fallu disposer d'un échantillon gigantesque d'expériences nationales de développement, indépendantes les unes des autres et néanmoins se déroulant dans un environnement homogène pour pouvoir identifier une régularité statistique, en supposant qu'elle existe, avec une certaine précision. Avec moins d'une centaine de pays, qui plus est reliés entre eux par les fluctuations économiques et politiques globales, on est très loin du compte. Sans compter que la causalité reliant la croissance et ses déterminants fonctionne souvent dans les deux sens. Ainsi la qualité de la gouvernance d'un pays peut certes déterminer en partie sa croissance mais une forte croissance peut augmenter la demande de la population pour une bonne gouvernance. "Corrélation n'est donc pas causalité". Les chercheurs ont désespérément essayé de corriger cette ambiguïté fondamentale avec un succès limité.

Face à cette frustration, parfois interprétée de façon erronée, comme une impossibilité absolue de promouvoir le développement au niveau agrégé ou macroéconomique d'une économie, deux approches se sont développées.

La première, qu'on pourrait qualifier d'"expérimentation sur échantillon aléatoire", a adopté la démarche scientifique de la recherche médicale ou pharmacologique. Si l'expérimentation n'est pas possible au niveau macroéconomique, elle l'est au niveau microéconomique, c'est-à-dire des individus ou des ménages. On peut donc tester de façon indubitable l'effet d'une mesure particulière destinée à réduire la pauvreté en appliquant cette mesure à un groupe d'individus tirés au sort dans la population et en comparant, quelques temps plus tard, le degré de pauvreté, ou d'autres caractéristiques d'intérêt, de ce groupe de personnes à celui d'un échantillon également aléatoire d'individus non concernés par la mesure analysée.



C'est pour avoir exploré puis largement diffusé cette approche qu'Abhijit Banerjee, Michael Kremer et Esther Duflo ont reçu le prix Nobel. Le succès de cette approche a été immédiat, notamment auprès des gestionnaires de l'aide au développement qui y voyaient la possibilité de prouver l'efficacité – ou l'inefficacité – des programmes qu'ils finançaient dans les pays pauvres. Les expérimentations se sont rapidement multipliées et elles ont permis de tester un ensemble impressionnant d'hypothèses sur l'effet de certains programmes d'aide aux populations pauvres, ou sur certains aspects comportementaux des populations concernées.

Cette extension de la recherche expérimentale au domaine économique peut-elle apporter une réponse au questionnement sur le développement ? Si elle représente un progrès certain pour la connaissance des comportements, elle se heurte à des limites évidentes. Une politique peut se révéler efficace lorsque expérimentée sur une population restreinte, mais le sera-t-elle lorsque appliquée ailleurs ou étendue à toute la population ? Dans la mesure où l'on ne peut pas expérimenter à ce dernier niveau, n'en sera-t-on pas réduit à des suppositions sur l'effet des politiques analysées ? L'expérience de la Grameen Bank au Bangladesh offrant des crédits permettant à des femmes pauvres de quoi acheter une vache a montré a contrario les conséquences négatives d'un accès inégal au crédit. Mais la rapide diffusion des organismes de micro-crédit depuis cette expérience dans nombre de pays en développement ne semble pas avoir eu des effets sensibles sur ces économies.

On peut s'interroger par ailleurs sur le nombre d'expérimentations nécessaire pour explorer l'ensemble des politiques possibles de lutte contre la pauvreté. Si la démarche microéconomique expérimentale constitue une avancée significative de la recherche économique, elle ne permet de répondre, pour l'instant, que partiellement ou marginalement au questionnement fondamental de ce qui permet une croissance accélérée et une réduction rapide de la pauvreté de masse.

Le prix Nobel 2024 a récompensé une démarche qui se situe à l'extrême opposé de la démarche précédente et que l'on peut qualifier d'"institutionnelle". Le rôle des institutions avait déjà été mis en avant par Douglas North, qui avait été nobélisé pour cette contribution dans les années 1990. La contribution de Daron Acemoglu, Simon Johnson et James Robinson, va plus loin. Elle retourne à une vision agrégée, donc macroéconomique, du développement et se concentre sur l'interaction étroite entre l'évolution de l'économie et des institutions plutôt que sur la seule influence de celles-ci sur celle-là. Ils montrent notamment comment le jeu profondément imbriqué de l'économie et du politique à travers l'évolution des institutions peut conduire une économie à des équilibres distincts, certains d'entre eux caractérisés par une pauvreté durable, une croissance faible et des institutions "extractives" - soit la capture de l'État par une élite cherchant seulement à maximiser ses rentes - et d'autres par une croissance et une réduction de la pauvreté plus rapides grâce à des institutions "inclusives", c'est-à-dire répartissant le pouvoir de décision publique dans l'ensemble de la population ou simplement plus "démocratique", un thème important de leur réflexion. Qu'un pays se trouve dans un équilibre du premier ou du second type tient à des conditions initiales, géographiques, climatiques, ethniques, historiques, technologiques mais aussi à des chocs issus du reste du monde.

Acemoglu, Johnson et Robinson appuient cette approche théorique sur une multitude d'exemples tirés de l'histoire ou d'expériences de développement des 50 ou 60 dernières années. Bien sûr, l'adéquation entre faits et théorie est schématique car la théorie elle-même se base sur une structure simplifiée dont



le principal ressort est l'imbrication des évolutions économique et institutionnelle d'un pays. Penser qu'une telle approche puisse identifier les façons dont il serait possible d'amener une société à se déplacer du mauvais vers le bon équilibre serait illusoire puisque la décision politique fait justement partie du processus de développement. Son apport réside avant tout dans le fait de mieux comprendre les obstacles au développement au sein des institutions.

Où la recherche économique de ces dernières décennies nous conduit-elle vis-à-vis du questionnement concernant le développement et l'éradication de la pauvreté dans le monde ? Et que faut-il penser, justement, de la recherche économique ?

Laissez-moi conclure cette réflexion sur la recherche économique sur une note optimiste en revenant sur le dernier membre de notre trinôme "questionner, observer, comprendre" dans le domaine de l'économie du développement. Il n'est pas vrai, comme l'affirment certains, que nous ne connaissons rien, ou peu de choses, sur le développement économique. Ce qui est vrai est que nous connaissons peu de propriétés qui aient un caractère d'universalité, applicables d'un pays à un autre, et d'une époque à une autre. La recherche économique nous a fourni les outils permettant de dresser un diagnostic correct des obstacles économiques au développement ou à son accélération dans un pays donné. Le problème, le plus souvent, ne vient pas de la fausseté de ce diagnostic mais de l'impossibilité politique ou institutionnelle du pays à entreprendre les réformes qu'il impose. Poser publiquement le diagnostic en même temps que continuent d'être explorées toutes les voies de progrès au niveau des individus comme au niveau national n'en reste pas moins absolument essentiel.

Le meilleur médecin du monde est impuissant face à un patient atteint d'une pathologie indolore et récalcitrant aux prescriptions, jusqu'au jour où la douleur apparaît et le patient réalise qu'il en va de sa vie. De même, le diagnostic sera peut-être ignoré par le pouvoir en place parce que ses remèdes sont contraires aux intérêts de l'élite, quoique certains d'entre eux puissent lui être utiles. Mais il aura été discuté et réfléchi, et pourra éventuellement guider l'économie et la société vers le "bon" équilibre en cas de changement de régime.





Salutations

L'Université de Neuchâtel nous confère aujourd'hui à mes éminentes collègues, Laure Guillou, Sue Lloyd, Angelika Muller et à moi-même un doctorat honoris causa. Avant toute chose, je voudrais remercier, au nom de toutes les lauréates, les doyenne et doyens Philip Brunner, Peter Fiechter, Valérie Défago, et Loris Petris pour leurs éloges si bienveillants. Je tiens à exprimer notre profonde reconnaissance pour le grand honneur qui nous est fait ce jour par l'Université de Neuchâtel, cette belle et prestigieuse institution d'enseignement supérieur. C'est avec émotion, gratitude et fierté que nous recevons cette grande distinction à l'occasion du Dies academicus, un jour de célébration et de réflexion collective. C'est un bonheur de pouvoir vous en remercier et nous le faisons de tout cœur !

Allocution de

Elisabeth Pacherie
Docteure honoris causa
de la Faculté des lettres
et sciences humaines

à l'occasion du

DIES ACADEMICUS

Samedi 2 novembre 2024

Neuchâtel

Je suis, à titre personnel, d'autant plus émue que des liens étroits et chaleureux m'unissent de longue date à l'Université de Neuchâtel. J'y suis venue pour la première fois en 1995 ! Cette distinction resserre encore ces liens, faisant de l'Université de Neuchâtel ma seconde famille académique.

L'Université de Neuchâtel a choisi cette année pour thème du Dies academicus « Questionner, observer, comprendre ». Il se trouve, par une étrange coïncidence, que le colloque qui fut l'occasion de ma première visite à l'Université de Neuchâtel, il y a presque trente ans, portait sur la justification épistémologique, autrement dit la question de savoir quand et sous quelles conditions nos croyances sur le monde sont susceptibles de mériter le titre de connaissances plutôt que de simples opinions. Bien sûr, toutes nos connaissances ne sont pas d'ordre scientifique. Je suis fondée à croire, je peux dire que je sais, que je suis aujourd'hui dans la belle ville de Neuchâtel sans qu'il s'agisse là de science. La démarche scientifique, toutefois, a pour visée première la connaissance. Les méthodes qu'elle déploie, si variées soient-elles selon les domaines, ont pour objet de garantir qu'on s'en approche.

A une époque où sciences et philosophie faisaient encore largement route commune, Platon et Aristote s'accordaient pour voir dans l'étonnement leur source, leur origine première.

S'étonner c'est d'abord prendre du recul par rapport au réel, se dire que les choses ne vont pas de soi, trouver de l'étrangeté au familier, à l'habituel, au quotidien. De l'étonnement naît le questionnement. Ce questionnement peut prendre des formes multiples. Peut-être la vocation scientifique de Madame Laure Guillou a-t-elle son origine dans son étonnement devant l'infinie prolifération des formes de vie marines ; peut-être celle de Madame Angelika Muller a-t-elle sa source dans son étonnement devant la complexité des relations humaines et les abus auxquels les relations de pouvoir peuvent donner lieu dans le monde du travail. La mienne, je crois, a sa source dans mon étonnement devant le fonctionnement paradoxal de l'esprit humain, capable d'engendrer des chefs-d'œuvre intellectuels et artistiques, comme de nourrir des comportements d'une férocité ou d'une bêtise qui sont sans exemples dans le reste du règne animal.

Les questions nées de cet étonnement mènent à leur tour à l'enquête. L'étonnement, en ébranlant des certitudes naïves, nous place en position d'inconfort. Nous croyions savoir et nous découvrons que nous ne savons pas. La libido sciendi, la soif de connaissance, est un puissant moteur, qui peut nous aider à sortir de cet inconfort et à apporter des réponses aux questions que nous nous posons. Cette libido sciendi n'a toutefois pas été sans susciter quelque méfiance au cours du temps. Méfiance de théologiens qui ont dénoncé la curiosité impie de ceux qui prétendent atteindre à la vérité par la seule lumière de la raison humaine ou de ceux qui, tel le Docteur Faust, sont prêts à pactiser avec le diable pour rassasier leur soif inextinguible de connaissance. Méfiance de philosophes suscitée par la figure du savant fou qu'aucune considération éthique n'arrête dans ses recherches. Figure qui, hélas, n'a pas disparu, d'où l'importance des comités d'éthique qui encadrent l'expérimentation scientifique. Il existe un troisième danger, de nature plus psychologique, qui découle de l'inconfort que produit l'incertitude. Ce danger est que la soif de savoir se satisfasse de raccourcis, qu'elle cède aux sirènes des certitudes à bon marché, des simplifications outrancières, des faits alternatifs qui cadrent mieux avec nos désirs, des théories complotistes qui expliquent tout sans expliquer rien.

C'est sans doute contre ce dernier danger que la démarche scientifique vise avant tout à nous prémunir. Il est du devoir des scientifiques de ne pas se laisser déborder par la complexité du réel mais au contraire de chercher à l'appréhender dans toute sa richesse, d'en prendre la mesure et d'en rendre compte. Dans les sciences de la nature, il s'agit tout d'abord d'observer et de repousser toujours plus les limites de l'observable par le développement de nouveaux instruments scientifiques. Les microscopes, les télescopes, les sondes spatiales, les scanners et IRM, les outils de télédétection comme les LIDARs, les spectromètres de masse ne sont que quelques exemples de ces technologies qui nous ouvrent de nouveaux horizons et nous permettent de détecter ce qui est invisible à l'œil nu : l'infiniment petit et l'infiniment lointain, le fonctionnement du cerveau, la structure chimique de la matière, la présence de sites archéologiques enfouis. Il s'agit ensuite de discerner les principes d'organisation sous-jacents aux phénomènes observés. Ceci passe par leur classification raisonnée, comme le montre la remarquable contribution de Madame Laure Guillou à l'effort international de structuration de la taxonomie des eucaryotes. Ceci passe aussi, dans les sciences expérimentales par la formulation et la mise à l'épreuve d'hypothèses sur les relations causales entre phénomènes. Cela passe encore, dans les domaines où l'expérimentation n'est pas possible, comme la cosmologie, par le développement de modèles.

Les sciences humaines et sociales se distinguent des sciences de la nature en ce qu'elles ont à la fois une dimension descriptive et une dimension normative. Elles visent, d'une part, à décrire et comprendre les comportements humains et, particulièrement, les relations politiques, économiques et juridiques qui structurent nos sociétés et nos comportements sociaux; en cela leur méthodologie n'est pas foncièrement différente de celle des sciences de la nature. D'autre part, toutefois, nos comportements sociaux ne sont pas, ou ne sont pas totalement, gouvernés par des lois de la nature; ils sont aussi gouvernés par des normes. A la différence des lois de la nature, que nous ne pouvons altérer, nous pouvons agir sur les normes sociales, les façonner et les améliorer de manière à rendre nos sociétés plus justes, plus équitables et plus durables. C'est ce qu'illustrent brillamment les travaux de Madame Sue Loyd, architecte de normes qui ont permis de mieux aligner, à l'échelle internationale, les pratiques financières et comptables avec les impératifs de transparence et de développement durable de nos sociétés. C'est ce qu'illustrent aussi remarquablement les travaux de Madame Angelika Muller dans le domaine du droit du travail où elle promeut inlassablement des normes respectueuses du dialogue social et de la place et de l'égalité des femmes dans le marché du travail.

Je voudrais pour conclure évoquer le caractère collectif du travail de recherche scientifique. Ce caractère collectif se manifeste sous au moins trois formes. Premièrement, la complexité de l'objet d'étude exige souvent une collaboration entre chercheurs de disciplines différentes. Ainsi les sciences cognitives, nées dans les années 1950, se confrontent à un objet complexe, le fonctionnement de l'esprit et du cerveau, et, comme le pluriel l'indique, se fondent pour le comprendre sur la collaboration de plusieurs disciplines: les neurosciences, la linguistique computationnelle, l'anthropologie cognitive, la psychologie cognitive, la philosophie de la cognition et l'intelligence artificielle.

Deuxièmement, le collectif joue également un rôle normatif. La recherche est un métier d'équilibriste. Un chercheur ou une chercheuse se doit de porter ses idées et théories avec conviction et de les défendre vigoureusement mais aussi d'être à l'écoute des critiques et de ne jamais perdre de vue que les connaissances qu'il ou elle produit sont partielles, provisoires et révisables. La collectivité scientifique, par ses exigences méthodologiques, par les normes de rigueur et de transparence qu'elle impose à ses membres, est la garante de cet équilibre. Lorsque nous faisons une communication à un colloque ou soumettons un article à une revue scientifique, nous ne cherchons pas seulement à faire connaître nos travaux, nous nous soumettons à l'évaluation critique de nos pairs. Lorsque cet équilibre est rompu – pensons à la rétractation d'articles rapportant des données fausses ou douteuses ou à la crise de la réplication en psychologie—, la communauté scientifique se fait son propre gendarme, édictant des normes plus strictes pour préserver sa légitimité.

Enfin, la collectivité scientifique n'est pas coupée de la société et nous avons des devoirs envers cette collectivité plus large. Nos concitoyens attendent de nous des réponses fiables aux questions qu'ils se posent et ce d'autant plus que nous vivons aujourd'hui dans un monde plus complexe et plus instable. Le défi est de taille et les malentendus fréquents. On demande aux scientifiques des certitudes quand souvent ils ne peuvent donner que des probabilités. Pensons aux scénarios sur le changement climatique. Le doute méthodique est au cœur de l'activité scientifique mais il nous faut éviter, lorsque

nous partageons les résultats de nos recherches, qu'il ne se transforme en un doute nihiliste et en un relativisme échevelé où tout se vaut puisque rien n'est certain. C'est ce défi que nous devons tous et toutes relever.



Laudatio des docteurs honoris causa

à l'occasion du

DIES ACADEMICUS 2024
samedi 2 novembre 2024

Mme Laure Guillou

Faculté des sciences

Mme Angelika Muller

Faculté de droit

Mme Sue Lloyd

Faculté des sciences économiques

Mme Elisabeth Pacherie

Faculté des lettres et sciences humaines

Seule la version orale du 2 novembre 2024 fait foi.



Laudatio de

Laure Guillou

Docteur honoris causa de la Faculté des sciences

à l'occasion du

DIES ACADEMICUS 2024

Samedi 2 novembre 2024

D'origine bretonne, Laure Guillou est passionnée depuis son enfance par le milieu marin. Très tôt, elle réalise des herbiers d'algues et un microscope reçu en cadeau la mène à l'étude de la biodiversité des espèces microscopiques. C'est donc naturellement qu'elle choisit l'océanographie, d'abord en Espagne dans le cadre du programme Erasmus, puis à Paris où elle se spécialise dans le plancton marin.

Le plancton marin joue un rôle crucial : il est à la base de la chaîne alimentaire dans les océans, qui couvrent 70% de l'étendue de notre planète, et il contribue de manière significative à la production d'oxygène et à la régulation du climat.

En 1999, Laure Guillou obtient son doctorat à Paris Sorbonne. Elle s'intéresse aux pico-eucaryotes dans les océans et à la découverte de nouvelles formes de vie dans les zones centrales des océans. Elle a notamment découvert une nouvelle classe de microalgues, ce qui lui vaut le prestigieux prix scientifique Daniel Jouvance décerné par l'Institut océanographique de Monaco.

Après un séjour postdoctoral à Barcelone, Laure Guillou est nommée chargée de recherche du CNRS à la Station biologique de Roscoff en Bretagne. Elle devient directrice de recherche, puis elle est nommée cheffe d'équipe de la station en 2012.

Jusqu'à 2023, elle co-anime une équipe d'une trentaine de personnes, dont 10 scientifiques permanentes et permanents.

Laure Guillou se prépare actuellement à diriger une unité mixte de recherche intitulée « Adaptation et diversité en milieu marin », qui compte 70 membres.

Depuis 2012, elle est membre du comité éditorial de la revue « Protist ». De 2014 à 2021, elle a été membre du comité éditorial de la revue « Harmful Algae ». Elle est régulièrement impliquée dans l'organisation de congrès scientifiques internationaux.



Le principal domaine de recherche de Laure Guillou est l'étude de la diversité et la compréhension du rôle fonctionnel du plancton marin dans les océans. Elle s'intéresse particulièrement à l'écologie des microalgues toxiques ou nuisibles et à leurs parasites qui sont capables de les réguler. Pour dévoiler leur diversité, leurs rôles fonctionnels et leur évolution, elle utilise diverses approches dans son laboratoire ou lors de campagnes océanographiques, incluant la morphologie, la génomique comparative, ou l'écologie expérimentale.

Au vu de ses recherches, Laure Guillou est constamment confrontée à l'analyse de grands ensembles de données et à la qualité des bases de référence. Dans ce contexte, elle a participé à l'effort international de la structuration de la taxonomie des eucaryotes. Elle est l'instigatrice de la base de données PR2, largement utilisée aujourd'hui pour l'annotation de séquences environnementales.

Elle a publié 95 articles scientifiques principalement sur la diversité du plancton marin et les interactions hôte-parasite comme mécanisme de contrôle des populations d'algues toxiques. Ses deux articles les plus cités, avec chaque fois plus de 1000 citations, ont été co-écrits notamment avec des collègues de l'Université de Neuchâtel.

Son article le plus cité, qui présente la base de données PR2, a constitué une grande avancée dans l'analyse de la diversité des protistes, les eucaryotes principalement microscopiques et unicellulaires. Il a apporté une base de données de qualité, vérifiée par les spécialistes des différents groupes de protistes, d'où le grand nombre de co-auteurs et co-auteurs, dont un scientifique qui était alors en poste à l'Université de Neuchâtel.

A l'aide de cette base de données PR2, les équipes de recherche analysant l'ADN environnemental pour évaluer la diversité du vivant ont un référentiel de qualité. Aujourd'hui, la base de données PR2 est un outil absolument essentiel à l'étude de la diversité encore très méconnue du monde microbien. Car en 2024, il reste encore beaucoup de merveilleux organismes inconnus à découvrir. Les recherches actuelles qui s'y attellent doivent énormément à la précieuse contribution de Laure Guillou.

Pour toutes les raisons que je viens d'évoquer, le recteur va à présent lui remettre un diplôme sur lequel on peut lire :

L'Université de Neuchâtel, sur proposition de sa Faculté des sciences, confère par les présentes à Madame Laure Guillou, Directrice de recherche au CNRS, pour ses contributions majeures à la connaissance du rôle des parasites dans la biodiversité des protistes marins et l'étude de la diversité des protistes en général, le grade de docteur ès sciences honoris causa.

*Texte prononcé le 2 novembre 2024
lors du Dies academicus
par Philip Brunner, doyen,*

*Rédigé par Edward Mitchell, professeur à
l'Institut de biologie*



Laudatio de

Angelika Muller

Docteure honoris causa de la Faculté de droit

à l'occasion du

DIES ACADEMICUS 2024

Samedi 2 novembre 2024

Chère Madame Muller,

Vous aimez les langues, vous aimez communiquer. A nos étudiantes et étudiants en visite au Bureau International du Travail au printemps dernier, vous avez dit : « Apprenez les langues étrangères, pour comprendre le monde. »

Vous naissez à Omsk, en Sibérie, puis vous obtenez, à Minsk, en Biélorussie, un Master en langues étrangères. Outre le russe, votre langue maternelle, vous parlez anglais, français, espagnol, biélorusse et ukrainien, puis, au gré de vos déplacements professionnels, vous vous familiarisez avec le chinois et l'arabe.

Ces aptitudes linguistiques vous ouvrent les portes d'entreprises du secteur privé, dans l'aéronautique et la pharma, où, très rapidement, vous occupez des postes dans un domaine qui vous tient à cœur, celui du droit du travail.

La vie vous emmène en France et vous y reprenez vos études, à Toulouse. Vous obtenez en 2003 un Master en droit du travail et des ressources humaines, en terminant Major de votre promotion. Cette formation vous donne les moyens de poursuivre votre rêve : œuvrer pour la protection des travailleuses et travailleurs, l'égalité et les droits humains. Vous vous retrouvez stagiaire au Bureau international du travail, le BIT, qui est le secrétariat permanent de l'OIT, l'Organisation internationale du travail. Vous y entrez au bénéfice de l'un de ces contrats non rémunérés et précaires si courants dans l'univers des organisations internationales. Le stage débouche sur un premier contrat, puis d'autres, qui vous ont vu gravir en 20 ans plusieurs échelons hiérarchiques de cette organisation internationale particulière qu'est l'OIT. Particulière car cette organisation est tripartite, réunissant États, organisations syndicales et représentations des employeurs. En votre qualité de Cheffe de l'Unité des relations et de la



correspondance officielles de l'OIT, vous occupez aujourd'hui un poste de cadre particulièrement important et prestigieux qui vous amène à faire le lien au plus haut niveau entre ses principaux acteurs et organes.

Vous m'avez confié : « Je ne croyais pas que je pourrais accéder à un job au BIT en n'étant pas fille de diplomate ». Si vous n'êtes pas fille de diplomate, la diplomatie est une qualité qui vous habite. Inlassablement, dans vos fonctions, vous œuvrez pour voir reconnu le dialogue social, pour affirmer l'égalité et la place des femmes dans le marché du travail, avec persévérance et ferme délicatesse. Vos missions vous ont emmenée dans de nombreux pays. Un terrain qui vous a marquée est l'Afghanistan, et vous êtes aujourd'hui profondément attristée par le recul des droits des femmes dans ce pays.

Depuis plusieurs années, vous accueillez à l'OIT nos étudiantes et étudiants qui se forment au droit du travail approfondi. Vous les sensibilisez au fait qu'en Suisse, comme partout ailleurs, le droit du travail n'est pas uniquement traité en droit interne, en l'occurrence par le Code des obligations ou dans la législation sur le travail. Les normes internationales du travail sont vivantes et leur impact très concret s'exprime dans certains arrêts de tribunaux qui commencent à les considérer, par exemple afin de préciser les modalités de la liberté syndicale. A deux reprises, vous avez participé au Séminaire intensif de bachelor ici à Neuchâtel, qui simulait une session de l'OIT, et vous participez aussi à des jurys de travaux de master. La Faculté est honorée de pouvoir collaborer avec vous dans les domaines du droit international du travail et des droits humains qui lui sont chers.

Vous aimez les langues, et d'ailleurs l'on perçoit les mélodies du sud-ouest qui se mêlent aux tonalités slaves lorsque vous parlez français. Vous aimez l'art, aussi, et vous ne manquez pas d'assister à des opéras à chacun de vos déplacements ou de découvrir des musées qui vous sont encore inconnus.

Je vous souhaite de continuer de porter les valeurs qui vous sont chères. Je vous souhaite aussi de profiter de moments de contemplation artistique du monde, pour continuer à mieux le comprendre.

Un diplôme va maintenant vous être remis par notre recteur. On y lit :

L'Université de Neuchâtel, sur proposition de sa Faculté de droit, confère par les présentes, à Madame Angelika Muller, Cheffe de l'Unité des relations et de la correspondance officielles de l'Organisation internationale du travail, pour sa carrière remarquable ainsi que pour son engagement sans faille pour le droit international du travail et les droits humains, le grade de docteure en droit honoris causa.

*Texte lu par la doyenne Valérie Défago
lors du Dies academicus le 2 novembre 2024*

*Texte rédigé par Valérie Défago, doyenne
et Jean-Philippe Dunand, professeur,
chaire de droit romain, histoire du droit et droit du
travail*



Laudatio de

Sue Lloyd

Docteur honoris causa de la Faculté des sciences économiques

à l'occasion du

DIES ACADEMICUS 2024

Samedi 2 novembre 2024

La Faculté des sciences économiques est honorée de célébrer une personnalité exceptionnelle dont la carrière remarquable a influencé de manière significative les normes comptables internationales et les normes mondiales relatives aux informations sur le développement durable des entreprises.

Après avoir obtenu un Master en comptabilité et finance de l'Université d'Auckland, en Nouvelle-Zélande, Sue Lloyd a entamé sa carrière comme banquière d'affaires en Australie et au Royaume-Uni, où elle a développé une solide et large expertise en finance. Sa passion pour la rigueur et la transparence financière l'a conduite à devenir membre de l'Australian Accounting Standards Board qui est responsable du développement des normes comptables en Australie.

En 2014, elle est devenue membre, puis vice-présidente, de l'International Accounting Standards Board, un organisme international indépendant basé à Londres. Ce dernier a pour principales missions d'élaborer des normes comptables internationales – the International Financial Reporting Standards (IFRS), de promouvoir leur utilisation au niveau mondial et d'émettre des interprétations sur leur mise en œuvre. Il est à relever que les normes IFRS sont appliquées dans 168 juridictions par plus de 29'000 entreprises, ce qui dénote de leur importance au niveau international. Pendant son mandat, Sue Lloyd a présidé le Interpretations Committee des IFRS. En poussant à adopter une approche plus proactive et dynamique, elle a été l'architecte des normes IFRS 9 sur les instruments financiers qui ont largement amélioré la transparence et la cohérence des rapports financiers à l'échelle mondiale.

En mars 2022, Sue Lloyd a été élue vice-présidente de l'International Sustainability Standards Board, un organisme dont la création a été annoncée lors de la Conférence des Nations Unies sur les changements climatiques. Dans ce rôle, elle est en charge des travaux techniques liés aux normes des rapports des entreprises sur la durabilité. Son travail a abouti à la publication, en juin 2023, des deux premières normes internationales en la matière. Ces normes établissent une base de référence mondiale complète pour les rapports sur le développement durable, avec pour résultat d'aligner les pratiques comptables avec les impératifs écologiques et sociaux de notre époque.



La Faculté des sciences économiques se réjouit que Sue Llyod reçoive ce doctorat honoris causa, en particulier parce que, avec mes collègues, nous sommes convaincu-e-s de partager des valeurs communes. Le parcours de Mme Lloyd s'inscrit parfaitement dans l'axe prioritaire des défis liés au développement durable, un domaine qui résonne profondément avec la vision stratégique de notre Université et de notre Faculté. Son leadership exemplaire et son engagement envers l'excellence et l'innovation font d'elle une source d'inspiration.

Nous saluons les contributions exceptionnelles au domaine de la comptabilité et des normes internationales de Sue Lloyd, mais aussi son rôle substantiel dans la promotion de la durabilité et de la transparence financière. Nous souhaitons que son parcours continue d'inspirer les générations futures à embrasser l'excellence, l'intégrité et la responsabilité sociale dans tous les aspects de leur carrière.

Pour toutes ces raisons, la Faculté des sciences économiques est honorée que Mme Lloyd reçoive des mains de notre recteur le titre qui indique que :

L'Université de Neuchâtel, sur proposition de sa Faculté des sciences économiques, confère par les présentes, à Madame Sue Llyod, vice-présidente de l'International Sustainability Standards Board, pour sa contribution à l'élaboration des normes comptables internationales et des normes mondiales relatives aux informations sur le développement durable des entreprises, le grade de docteur en science économique honoris causa.

*Texte prononcé le 2 novembre 2024
lors du Dies academicus par Peter Fiechter, doyen.*

*Rédigé par Peter Fiechter, doyen et professeur,
Institut d'analyse financière
et Séverine Lauber Frutschi, adjointe au doyen.*



Laudatio de

Elisabeth Pacherie

Docteure honoris causa de la Faculté des lettres et sciences humaines

à l'occasion du

DIES ACADEMICUS 2024

Samedi 2 novembre 2024

Depuis plus de 30 ans, Elisabeth Pacherie s'intéresse à la philosophie de l'esprit et de l'action. Directrice de recherche au CNRS, elle est une figure de proue du naturalisme en philosophie. Qu'est-ce que le naturalisme ? Pour certaines et certains, c'est d'abord une position métaphysique qui maintient qu'il n'existe fondamentalement que des entités naturelles. Pour Elisabeth Pacherie, le naturalisme est avant tout une manière de faire de la philosophie. La conviction qui sous-tend toute son œuvre est que la philosophie ne peut progresser sans interagir étroitement avec les sciences empiriques.

On peut aisément être tenté-e par l'idée que l'interdisciplinarité est une coquille vide, un terme prisé des agences de financement et des rectorats, dont il faut pour cette raison user et abuser, mais qui ne reflète en réalité rien de très fructueux dans la pratique scientifique quotidienne. Quiconque est en proie à cette tentation doit lire les travaux d'Elisabeth Pacherie. Ils font partie de ces lieux rares où la rencontre des réflexions philosophiques et des dernières recherches scientifiques est d'une fécondité criante.

La passion pour la philosophie et l'intérêt pour les sciences empiriques font rarement bon ménage : la première est dévorante, au point que bon nombre de philosophes ne prêtent qu'une attention marginale aux sciences de leur époque. Et celles et ceux qui, au contraire, se résolvent à s'intéresser aux sciences empiriques, finissent souvent par s'y perdre, tournant le dos à la philosophie comme à un amour de jeunesse. Avec Elisabeth Pacherie, au contraire, le plaisir de la philosophie et le bonheur des recherches expérimentales, loin de rivaliser, se renforcent l'un l'autre.

Il ne s'agit pas d'une simple profession de foi. Tous ses travaux, qu'ils portent sur l'intentionnalité, la conscience, l'action collective, la perception, la psychopathologie, les interactions hommes-robots, les émotions, le sens de l'agentivité ou encore l'ontologie sociale sont marqués du sceau de cette complémentarité unique entre l'empirie et les réflexions conceptuelles. Pour prendre un exemple parmi tant d'autres, Elisabeth Pacherie a proposé un modèle influent des intentions qui concilie à la fois des



propositions venues de la philosophie contemporaine et des travaux de psychologie cognitive sur les représentations motrices.

On comprend pourquoi Elisabeth Pacherie a été présidente de la prestigieuse *European Society for Philosophy and Psychology* ainsi que de la non moins prestigieuse *Association for the Scientific Study of Consciousness*, et pourquoi elle est impliquée dans de si nombreuses instances scientifiques nationales et européennes attachées à la philosophie et aux sciences cognitives. Depuis son agrégation de philosophie, jusqu'à son poste de directrice de recherche à l'Institut Jean Nicod, phare mondial dans le domaine qu'elle a largement contribué à développer, en passant par ses séjours comme chercheuse invitée à New York, Budapest, Sydney, Berkeley ou Leipzig, Elisabeth Pacherie n'a jamais cessé d'œuvrer au rapprochement de la philosophie de l'esprit et des sciences cognitives. Ici à Neuchâtel, elle a collaboré à une foule de projets impliquant des chercheuses et chercheurs de notre université et ses travaux sont amplement lus par nos étudiantes et étudiants ; aussi est-ce avec un enthousiasme réel que nous l'honorons aujourd'hui.

Trop souvent la philosophie est à l'humilité ce que midi est aux ombres. La philosophie d'Elisabeth Pacherie, qui s'abreuve à longs traits à la fontaine des sciences, est tout le contraire. C'est que la science est incertaine ; elle tâtonne, renonce à certaines hypothèses, en affine d'autres, en avance de nouvelles. Une philosophie qui la prend au sérieux ne saurait être dogmatique et immuable, elle ne peut qu'être circonspecte, prompte à admettre ses erreurs. À la certitude exaltante des grands systèmes, elle préfère le progrès à petits pas avisés. Tout philosophe naturaliste est humble et modeste par nature. Elisabeth Pacherie est naturaliste par nature.

Notre recteur va à présent lui remettre un diplôme de docteur honoris causa. Il y est indiqué que

L'Université de Neuchâtel, sur proposition de sa Faculté des lettres et sciences humaines, confère par les présentes à Madame Elisabeth Pacherie, directrice de recherche au CNRS et chercheuse en philosophie à l'Institut Jean Nicod, pour ses recherches remarquables sur l'esprit et l'action ainsi que son engagement indéfectible en faveur de la collaboration entre la philosophie et les sciences de la cognition, le grade de docteur ès lettres honoris causa.

Texte prononcé le 2 novembre 2024

lors du Dies academicus

par Loris Petris, doyen,

Rédigé par

Olivier Massin, professeur de philosophie





Présentation de la musicienne

DIES ACADEMICUS 2024

samedi 2 novembre 2024

Neuchâtel

Caroline Alves

Ancienne étudiante de l'UniNE (Bachelor en lettres et sciences humaines piliers Anglais / Sciences de l'information et de la communication), Caroline Alves emmène son public dans un univers envoûtant de chansons douces-amères mêlant pop, soul, parfois jazz et musique électronique. « Best Talent 2021 » du Swiss Music Award, elle a joué dans les festivals de Montreux Jazz et du Gurten. Elle s'est produite en première partie des concerts de Coldplay en 2023 à Zurich, année de la sortie de son dernier EP « Good Reputation ».

